

chait au bras de l'enfant, si c'était un garçon; mais si c'était une fille, on le lui attachait sur la poitrine. C'était pour l'enfant un amulette précieux et un signe d'expiation. Aussi on en faisait grand cas et on le portait toujours. Les garçons devenus grands le portaient à leur tambour et s'en servaient dans les opérations magiques. L'*addé-nabma* pouvait se réitérer plusieurs fois, sans égard à l'âge ou à l'état de mariage; cela arrivait toutes les fois qu'on tombait sérieusement malade. A chaque fois on prenait un nouveau nom: d'où il arrivait qu'on pouvait compter les maladies d'un Lapon par le nombre de ses noms. »

FLAGELLANTS DU CAUCASE. — Nous croyons reconnaître une affreuse parodie du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie dans une cérémonie du samedi saint des *chlistis* (flagellants), secte des provinces du Caucase qui se proclame la seule dépositaire des secrètes instructions du Christ. Nous laisserons ici la parole à M. Vereschaguine (1): « Pendant la nuit qui précède le premier jour de Pâques, les *scptis* et les *chlistis* se réunissent pour assister à un office divin en l'honneur de la Vierge. Durant la messe, une jeune fille de quinze à seize ans, dont on est parvenu à obtenir le consentement en la fanatisant ou à force de promesses, est placée dans une cuve remplie d'eau tiède. Lorsqu'elle s'y est assise, de vieilles femmes s'approchent d'elle et lui font une profonde incision à la poitrine, lui amputent le sein gauche et étanchent le sang avec une adresse merveilleuse. Tant que dure cet affreux supplice, on lui place dans la main l'image du Saint-Esprit, afin qu'absorbée par une pieuse contemplation, elle ne sente pas autant les souffrances de cette horrible opération. Ensuite le sein détaché est mis dans un plat, coupé en morceaux et distribué aux adeptes présents. Cet acte de hideux cannibalisme terminé, la jeune fille est placée sur un autel, et toute la congrégation se met à danser autour d'elle en chantant: *Po pliassachom* (dansons); *Po gorachom* (et sautons); *Nasionskouiou gorou* (sur la montagne de Sion). La danse devient de plus en plus vive et se change en une véritable frénésie; la démente est à son comble. Les sectaires regardent ces jeunes filles comme des demi-saintes. A l'âge de dix-neuf ou vingt ans, elles paraissent déjà vieilles. Ordinairement elles meurent très jeunes; fort peu d'entre elles dépassent l'âge de trente ans. »

(1) *Voyage dans les provinces du Caucase. (Le Tour du Monde, t. XIX, p. 311.)*

MORMONS. — Dans la capitale des Mormons, près du tabernacle, s'élève un édifice qu'on appelle *Endowment-House* (la maison où l'on est doué); c'est là que les *gentils* sont initiés à la doctrine des Saints des Derniers Jours, et baptisés par immersion. Le catéchumène, entièrement nu, est plongé dans un bain, frotté d'huile et revêtu ensuite d'une chemise en toile ou en calicot blanc, accompagnée d'un petit tablier maçonique. Le baptisé reçoit un nouveau nom et jure de garder un inviolable secret sur tout ce qu'il a vu. Tous ne restent point fidèles à ce serment, témoin M. Hyde, ancien ministre des Mormons, qui a révélé toutes les inepties de leurs croyances et qui raconte ainsi le baptême de son initiation (1):

« Un vendredi, 10 août 1834, conformément aux injonctions que je reçus, sans autre formalité que de revêtir une chemise blanche, ma femme et moi nous nous rendîmes à la chambre du conseil, vers sept heures du matin. Trente personnes environ attendaient ce jour-là qu'on les admit à l'initiation. On enregistra minutieusement nos noms, la date de notre naissance, de nos mariages, etc. Nos reçus du bureau des dîmes furent aussi exactement examinés, par cette vieille raison qu'avant d'entendre la musique, il faut « payer les violons. » Tous ceux qui n'avaient pas encore été mariés mormoniquement subirent cette formalité par les soins de Heber C. Kimbal, préposé particulièrement à la consécration dont il s'agit, et nous fûmes introduits dans une longue salle divisée en petits compartiments par des boiseries peintes en blanc. Un silence religieux ajoutait à la solennité. Nous eûmes à laisser nos chaussures dans le bureau extérieur. Ceux qui présidaient à la cérémonie portaient des pantoufles, et les différents ordres se donnaient à voix basse. Les hommes furent dirigés d'un côté, les femmes de l'autre. Le sifflement du bois dans le poêle troublait seul le silence sinistre de la scène. La nouveauté de la situation, l'incertitude et l'attente de ce qui allait se passer, les figures attentives et sérieuses, la blancheur même des vêtements, tout était calculé pour exciter des impressions superstitieuses. Les hommes furent appelés un à un par un signe de doigt. Ce fut bientôt mon tour. On m' enjoignit de me déshabiller, et je fus alors plongé dans une baignoire de zinc ordinaire, peinte en dedans et en dehors. Un docteur, Sprague, qui, soit dit en passant, est un des hommes les plus impurs que j'aie jamais vus, officiait en qualité de *baigneur*. Cette cérémonie consistait à

(1) *Le Mormonisme, ses chefs et ses desseins.*

laver le corps entier dans de l'eau tiède, et à bénir chaque membre avec une formule sacramentelle particulière, depuis les pieds, pour leur transmettre une vitesse convenable en suivant les voies de la droiture, jusqu'à la tête, pour obtenir un esprit fort. Une fois bien lavé et déclaré dûment purifié du sang de cette génération, je passai aux mains de Darlay P. Pratt, assis dans un angle de l'appartement et chargé de donner à chaque homme ainsi lavé « un nouveau nom » sous lequel il serait connu désormais dans le royaume céleste. Je reçus l'appellation d' « Enoch, » et je fus reconduit à notre chambre d'attente, où chacun, assis à tour de rôle sur un tabouret, recevait sur la tête l'onction d'une huile parfumée contenue dans un récipient d'acajou en forme de corne, par le moyen d'une spatule de même bois. On frottait de ce liquide les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, les cheveux, enfin toutes les parties du corps, de manière à ce que toutes en fussent convenablement pénétrées et parfumées. Cette opération était accomplie par les ministres Taylor et Cummings avec une formule de bénédiction semblable à celle du bain, et préparait à recevoir l'ordination de *Roi et Prêtre de Dieu et de l'Agneau*, laquelle ne peut se transmettre que dans le sanctuaire du Temple. Ainsi oints et bénits, nous eûmes à revêtir la « robe » de mousseline ou de lin qui nous couvrit le corps depuis le cou jusqu'aux poignets et aux chevilles, et qui ressemble à un vêtement de nuit d'enfant. Par-dessus cette robe on nous passa une chemise, puis une toge de toile drapée et réunie en plis sur l'épaule, et qui, attachée par une ceinture autour de la taille, retombait jusqu'à terre. On ajouta un petit tablier carré, semblable pour sa forme et sa grandeur aux tabliers des francs-maçons, et généralement fabriqué en toile ou en soie blanche, avec des feuilles de figuier peintes ou brodées. Un bandeau de même étoffe sur la tête, des chaussettes et des souliers de toile ou de coton blancs complétaient l'accoutrement. »

THÉOPHILANTHROPES. — Les théophilanthropes du Directoire, dont le culte eut cinq années de durée, avaient conservé le baptême, mais dans un esprit complètement étranger au culte catholique. A Sens, le ministre trempait son doigt dans l'eau et traçait sur le front de l'enfant les lettres C T (citoyen philanthrope) et lui mettait un peu de miel sur les lèvres, une fleur odorante et un rameau de laurier dans la main, en disant : « Qu'il soit doux comme le miel de l'abeille et que le parfum de ses vertus soit plus suave que cette fleur. » Si c'était une fille, on supprimait le rameau de laurier, et le ministre disait : « Qu'elle fasse

un jour la joie de son époux, la consolation de ses parents. » Pendant cette cérémonie grotesque on chantait une hymne, qui se terminait par ce refrain :

Dieu bon, d'un crime imaginaire
Pourrais-tu punir un enfant (1)?

Versailles est l'une des villes où persista le plus longtemps ce culte bizarre; établi en septembre 1777, dans l'ancien Reposoir, aujourd'hui temple protestant, il ne disparut qu'en 1800. « A la naissance, dit M. J.-B. Le Roi (2), on apportait le nouveau-né à la chapelle : il avait un parrain et une marraine. L'officiant le prenait et, l'élevant vers le ciel, disait au parrain et à la marraine : « Vous promettez devant Dieu » et devant les hommes de tenir lieu à cet enfant, autant qu'il sera « vous, de ses père et mère, si ceux-ci étaient dans l'impossibilité de « lui donner leurs soins? » Ils répondaient : « Nous le promettons. » « Puis, se tournant vers le père, il lui disait : « Vous promettez devant « Dieu et devant les hommes d'inspirer à cet enfant, dès l'aurore de sa « raison, la croyance de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et « de le pénétrer de la nécessité d'adorer Dieu, de chérir ses semblables « et de se rendre utile à la patrie? » Le père répondait : « Je le promets. »

TEMPLIERS. — Les Templiers modernes ont une espèce de baptême qui fait partie de leurs rites secrets : c'est pour eux le symbole de la nécessité d'être sans tache aux yeux du Seigneur.

FRANCS-MAÇONS. — La Franc-Maçonnerie parodie le baptême dans ce qu'elle appelle l'adoption des jeunes louvetons ou *baptême maçonnique*. Le louveton ou jeune enfant reçoit un nom nouveau par lequel il sera désormais désigné dans la loge, comme *Bienfaisance, Philanthropie, Indépendance, Progrès*, etc. Le parrain prend pour lui en ces termes de sérieux engagements :

Le Vénérable : — F. . parrain, vous connaissez l'agitation et les maux qui troublent le monde profane; on vient de vous rappeler l'œuvre de la maçonnerie; on vous a dit aussi quelles sont les qualités du vrai maçon; persistez-vous à demander l'entrée dans notre ordre pour le jeune louveton que vous nous présentez?

Le F. . Parrain. — Je persiste, très Vén. .

(1) *Mag. pitt.*, t. XXIX, p. 197.

(2) *Hist. de Versailles*, t. I, p. 99.

Le Vénérable. — Promettez-vous de le suivre avec une vigilance constante dans le monde profane comme un bon et digne fils de maçon et de lui inculquer de bonne heure les principes et les vertus de notre institution?

Le F. Parrain. — Oui, très Vén.

Le Vénérable touche successivement les paupières et les oreilles du louveton, lui met du miel sur les lèvres et lui plonge la main droite dans un bassin (1).

CARBONARI. — Dans un certain nombre de sociétés secrètes, par exemple chez les *carbonari* d'Italie, l'initiation comprend un baptême suivi d'un serment de fidélité aux lois de l'association. On donne le nom de *fontes baptismaux* à un tronc d'arbre qui est en même temps l'emblème du ciel et de la rotondité du monde. Le chandelier, la chandelle et l'éteignoir représentent le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Le catéchumène est présenté à la *vendita* par deux parrains qui lui bandent les yeux et lui posent la main droite sur l'épaule. Le Président ou *Haute Lumière* baptise le candidat en lui jetant de l'eau au visage et en lui imposant un nouveau nom. Ces rites secrets ont été révélés dans le procès de l'*Unité italienne*, qui eut lieu à Naples en 1850 (2).

BAPTÊMES RADICAUX. — Dans certains départements du Midi, les libres penseurs radicaux ont essayé de remplacer les cérémonies du culte catholique par d'ignobles parodies. A Nîmes, on a imaginé des *baptêmes civils* au Cercle de la Maison-Carrée. En 1873, à Toulon, on présentait des nouveau-nés au Cercle républicain et on les consacrait dévotement à la République. Dans les Bouches-du-Rhône, quelques enfants ont été baptisés soit avec du vin, soit avec du pétrole et voués au rouge. On lit dans les *Droits de l'Homme* (n° du 7 sept. 1876) : « Hier soir, raconte l'*Égalité* de Marseille, a eu lieu la cérémonie civile par laquelle notre ami le citoyen Malaucène a voulu remplacer pour son dernier-né le baptême religieux. Notre collaborateur Clovis Hugues a été parrain, mademoiselle Louise Tardif a été marraine. Cette petite fête de famille s'est admirablement passée. Le poète de

(1) Ragon, *Rituel d'adoption des jeunes louvetons*; A. de Saint-Albin, *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, 2^e éd., p. 108.

(2) Bresciani, Lionello, c. x; *Constitution du Carbonarisme*, pp. 51 et 62; *les Sociétés secrètes et la Société*, t. 1, p. 220.

l'Égalité, comme dit la *Gazette du Midi*, a poétiquement baptisé son filleul avec ce quatrain, qui vaut bien le latin de l'Église :

Puisque, s'il revenait sur terre,
Le Christ ne serait plus chrétien,
Au nom de la nature austère
Je te baptise citoyen.

Ce *baptême de la nature* qui, pour certains radicaux, doit ouvrir la vie de l'homme, est parfaitement digne de l'enfouissement qui, selon eux, doit la clore.

ARTICLE VI

Conclusions historiques

Les parodies dont nous venons de parler n'ont pas besoin de commentaires; elles s'expliquent par les sentiments divers qui les ont inspirées. Il n'en est pas de même des rites antérieurs au baptême, ou du moins à la connaissance du sacrement chrétien : aussi a-t-on émis des opinions très diverses relativement à leur origine et à l'influence qu'ils avaient exercée sur le baptême chrétien.

§ I

Origine des anciennes ablutions purificatoires

Quelques écrivains, sans vouloir remonter à la source primitive et générale des rites purificatoires, se sont contentés d'en faire honneur à tel ou tel peuple. Voltaire (1) et M. A. Maury (2), en raison des préceptes du *Zend-Avesta*, en attribuent l'institution à la Perse. Tandis que ceux-ci affirment que les Juifs ont emprunté leurs lustrations aux

(1) *Essai sur les Mœurs*, introd., c. xi.

(2) *Essai sur les légendes du moyen âge*, p. 60.

païens (1), ceux-là (2), invoquant le témoignage de saint Justin et de Tertullien, prétendent au contraire que les païens ont imité les rites et coutumes judaïques. Comment pourrait-on attacher quelque valeur à ces attributions nationales, quand on voit ces coutumes pratiquées par des peuples qui n'ont jamais eu de relations entre eux, quand on en constate l'existence dans toutes les parties du globe, chez les sauvages de l'Amérique, comme chez les nègres de l'Afrique? D'ailleurs, comme l'a justement fait remarquer M. Prosper Leblanc, « les peuples n'ont jamais adopté les croyances les uns des autres, parce qu'ils ne pouvaient abjurer à la fois leur propre religion, leur patrie, leur civilisation, leur race. L'expérience et la réflexion démontrent que les religions sont esclaves des nationalités avec lesquelles elles se sont développées. En général, les croyances spirituelles se livrent plus facilement au prosélytisme, mais ce leur est une chose tellement laborieuse de s'implanter dans un groupe de nations préoccupées d'autres idées, quelque absurdes qu'elles soient, qu'il est facile de juger qu'il a été moralement impossible aux systèmes à forme symbolique de jamais se dénationaliser. »

Supposons un instant (ce qui est inadmissible) qu'il faille chercher dans une contrée quelconque l'institution d'un rite universel, il faudrait tout au moins assigner une cause probable à cette prétendue innovation. Le *Dictionnaire* de M. Larousse (3) n'explique rien quand il prétend que « le but primitif des ablutions était d'entretenir la propreté indispensable dans les pays chauds, de prévenir le développement et la propagation des maladies contagieuses. A une époque où politique, économie sociale, législation, faisaient partie de la religion, on comprend que l'hygiène y ait été également comprise. » Si des ablutions purement hygiéniques étaient devenues, sous l'influence des idées religieuses, un symbole de la purification de l'âme, il faudrait nous dire pourquoi l'on a cru à la nécessité de cette purification expiatoire, et cela non pas seulement dans les pays chauds, mais également dans les régions septentrionales où ne régnait pas l'usage fréquent des bains.

On a avancé (4), sans plus de raison, que les ablutions des anciens

(1) J. Spencer, de *Lustrat. Hebræor.*

(2) J.-H. Maius, de *Lustr. Hebr.*

(3) V^o *Ablutions*. Dans nos séances à la salle de travail à la Bibliothèque nationale, nous avons pu constater que cette vaste et irrégulière encyclopédie est l'ouvrage le plus consulté par les journalistes qui improvisent à peu de frais des articles de *omni re scibili*.

(4) Sperlingius, de *Baptismo ethnicorum*, t. 2, p. 26.

dérivaient du culte des fleuves; car, le plus souvent les peuples antiques n'ont adoré les fleuves en raison des vertus purificatoires qu'ils prêtaient à leurs eaux. Ce culte, d'ailleurs, n'expliquerait nullement les nombreuses lustrations qui ne se faisaient point dans les rivières.

Un certain nombre d'écrivains (1) ont considéré comme des institutions commémoratives du déluge, non seulement les ablutions en général et surtout les hydrophories ou fêtes de l'eau, si communes dans l'antiquité et chez les peuples de l'Orient, mais aussi l'immersion des enfants nouveau-nés, que Noé aurait prescrite, pour rappeler à toute sa race qu'elle avait été préservée par la bonté de Dieu de l'ensevelissement dans les eaux du déluge. Ces hypothèses toutes gratuites ne reposent que sur l'universalité des ablutions, et nous allons voir qu'elles s'expliquent par de tout autres motifs.

Justin, en constatant les pseudo-baptêmes des idolâtres, y reconnaît une invention des démons guidés par un esprit divinatoire d'imitation. « Les démons, dit-il (2), connaissaient bien par les prophètes que cette ablution devait être établie; aussi voulurent-ils que ceux qui entraient dans leurs temples pour les supplier et pour y présenter leurs offrandes et leurs sacrifices, se purifiassent par une aspersion d'eau lustrale; et maintenant encore on ne se met point en chemin pour aller visiter un temple où résident quelques-uns de ces démons qu'on ne se soit préalablement lavé de la tête aux pieds. » Tertullien (3) voit aussi dans ces expiations superstitieuses l'œuvre du démon qui, de tout temps, s'est fait le singe de Dieu.

Dans un grand nombre d'initiations de l'antiquité, M. de Mirville (4) reconnaît un antibaptême, c'est-à-dire un baptême inventé par Satan et opposé d'avance au nôtre par son but, son pacte, ses promesses et ses signes; c'est un renoncement à tout ce qui pourrait contredire le mauvais esprit dans ses pompes et dans ses œuvres. D'après l'auteur, le tatouage qui, avant d'arriver au Mexique et dans la Polynésie, a passé par tous les peuples du monde, depuis les Éthiopiens jusqu'aux Germains et aux Francs, serait l'engagement du baptême ou des initiations.

(1) Boulanger, *l'Antiquité dévoilée*, l. I, ch. iv; Floyer, *Essay to restore the Dipping of infants in their baptism*.

(2) *Apol. I*, c. lxxi.

(3) *De Bapt.*, c. v.

(4) *Des Esprits*, t. III, p. 198.

Ce ne sont pas seulement des écrivains catholiques qui ont émis cette opinion, mais aussi des auteurs protestants. Augusti dit (1) que les démons ont essayé de réaliser chez les païens les actions symboliques dont parlent Moïse et les prophètes, et qu'ils ont introduit partout les lustrations. D'après lui, l'institution des bains de Proserpine leur aurait été inspirée par les annonces prophétiques relatives aux effusions du Saint-Esprit. Ulric Calixte, après avoir mentionné le baptême du Yucatan (2), conclut à ce sujet ou bien que les sauvages de cette contrée tiraient leur origine d'un peuple chrétien, ou bien que Satan, en leur inspirant ces ablutions, a voulu singer le baptême de Dieu.

On a encore interprété d'une autre façon cette simultanéité d'un même rite religieux, qui témoigne non seulement de l'unité d'origine de la race humaine, mais aussi de la communauté primitive des traditions religieuses de cette race. Le culte, expression des rapports essentiels de l'homme avec Dieu, est aussi ancien que le monde; il y a donc eu un culte primitif indépendamment de celui qui a été réglé par Moïse, et nous en trouvons la preuve dans divers passages du *Pentateuque*. M. l'abbé Jalabert nous paraît avoir bien démontré (3) que les principaux éléments de ce culte primitif étaient l'eau, le sel, les cendres, l'encens, l'huile, le feu, le froment, le vin et les victimes désignées pour le sacrifice parmi des animaux de choix. Dès lors il n'est point surprenant que nous retrouvons les mêmes éléments chez toutes les religions de l'antiquité, parmi des peuples issus tous de la famille de Noé. L'ablution n'a-t-elle pas pu être établie primitivement par Dieu comme un moyen de purification spirituelle? Quand Ézéchiel nous dit: « Au jour de la naissance, tu n'as pas été lavé d'eau, tu n'as pas reçu le sel pour le salut (xvi, 4), » ne ferait-il pas allusion à ce baptême primitif dont Moïse n'a pas plus parlé que de tout ce qui concerne la religion des premiers temps?

Sans vouloir contester la valeur des deux explications que nous venons d'exposer, il en est une autre qui nous satisfait davantage, en ce sens qu'elle prend pour base un fait historique incontesté. Ces ablutions, que nous retrouvons partout, sont une conséquence de la croyance universelle à une déchéance primitive qui a infecté toute la race humaine, et à une purification qui devait effacer la tache originelle.

(1) *Archæol.*, t. IV, p. 52.

(2) *Disput. de Bapt.*, c. XLIV.

(3) *Le Catholicisme avant Jésus-Christ*, t. I, p. 253.

Cette croyance apparaît partout, dans les légendes populaires comme dans les écrits des philosophes, dans les livres sacrés de Zoroastre et de Confucius comme dans les poèmes de Virgile, chez les nations civilisées de l'Europe et de l'Asie comme dans les peuplades de l'Amérique et de l'Océanie. Cette universalité de tradition est tellement évidente, qu'elle a été reconnue par tous les adversaires du Christianisme, comme Voltaire, Boulanger, Benjamin Constant, etc. Nous en concluons que toutes ces croyances remontent à l'origine des choses, aux promesses qui ont suivi de si près la chute du premier homme. Parmi les révélations que Dieu fit à l'homme déchu pour lui montrer dans l'avenir la réhabilitation de sa race, nous devons croire qu'il lui a laissé entrevoir la purification par l'eau et par l'esprit, aussi bien que la rédemption par le sang. Ces traditions sur la déchéance de la nature humaine et sur sa future réhabilitation ont bien pu s'altérer, se mélanger d'erreurs, mais en conservant toujours un certain fond de vérités, et le Christianisme est en droit de réclamer toutes les notions vraies dont sont parsemées les antiques religions du monde. Nous dira-t-on que ce n'est là qu'une hypothèse? Nous répondrons qu'il n'est pas même besoin d'y recourir. Quand bien même Dieu, dans ses révélations à l'humanité déchuë, n'aurait pas laissé entrevoir la régénération par l'eau, n'était-il pas naturel de passer de l'idée de la souillure originelle à celle de la purification par l'eau, en raison même de ce symbolisme qui fait le fond de toutes les idées religieuses?

§ 2

De l'influence des anciens rites purificateurs sur le Baptême chrétien

Les adversaires du Christianisme n'ont point manqué de remarquer les analogies de certains rites païens avec ceux de l'Église catholique, et ils en ont conclu que c'étaient là des emprunts faits aux religions de l'antiquité. Voltaire dit (1) que le bain sacré du Gange s'étendit au Nil et ensuite au Jourdain. M. Jean Reynaud et M. Ed. Quinet, frappés des vertus régénératrices que Zoroastre attribue à l'eau, font déri-

(1) *Fragments hist. sur l'Inde*, art. 27.

ver le baptême du Mazdéisme (1). M. Fauche place le berceau des rites chrétiens dans l'antique Asie, M. Clavel dans l'Inde, M. de Lasseyrie dans le Thibet, M. Poynder dans la Perse, M. Renan dans la Chaldée, M. Pierre Leroux en Grèce. Cette divergence d'opinions montrerait à elle seule la futilité de ces hypothèses, quand bien même il ne serait pas démontré que les doctrines sur la chute originelle, sur la régénération par l'eau et par le sang, ne sont point particulières à telle ou telle contrée, mais qu'elles se retrouvent dans toutes les mythologies de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi. Comme nous l'avons dit, ces rites universels qui déconcertent la science rationaliste, ne peuvent provenir que des idées générales léguées à leurs fils par nos premiers parents. Ces rites, corrompus et déshonorés par l'erreur, Jésus-Christ, soit par lui-même, soit par le ministère de l'Église, les a restitués à leur destination primitive; il les a transformés en en faisant la cause efficace de la régénération spirituelle. L'Église, qui est universelle dans le temps comme dans l'espace, devait reconnaître comme siennes toutes les pensées salutaires, toutes les bonnes actions, tous les rites reposant sur un principe vrai. Le dogme chrétien, tout en étant parfaitement nouveau, s'est assimilé les idées religieuses qui provenaient des traditions adamiques; il se les est incorporées en les dominant et en donnant une autre signification et une autre vertu aux rites matériels qui exprimaient plus ou moins confusément des vérités intellectuelles de l'ordre primordial.

Les analogies que nous avons constatées, bien loin de porter atteinte à la divinité du Christianisme, nous en révèlent la grandeur et nous en montrent comme la perpétuité à travers les âges antiques. Les rationalistes contemporains font donc fausse route en cherchant les origines du baptême chrétien dans les mythes de l'Inde, de la Perse, de la Chine, ou de la Grèce; il y a quelque chose de bien plus ancien que les institutions de Zoroastre, de Manou, de Confucius et d'Orphée: c'est la tradition primitive; de là découle tout ce qu'il y a de vérité dans les mythologies antiques: c'est dans ces profondeurs que s'enfoncent les bases de l'édifice chrétien, et c'est là aussi que se trouvent les premières origines du baptême chrétien.

(1) J. Reynaud, *Christologie*; Quinet, *Génie des Religions*.

CHAPITRE VII

Du Baptême de pénitence de saint Jean-Baptiste

Le Baptême conféré par saint Jean-Baptiste a été la figure la plus expressive du baptême chrétien et en même temps le rite qui lui a été le plus analogue. A ce double titre, nous devons lui consacrer un chapitre spécial où nous nous occuperons: 1° de l'institution et du mode de ce baptême; 2° des lieux où il fut conféré; 3° des sujets qui le recevaient; 4° des effets qu'il produisait; 5° du baptême reçu par Notre-Seigneur; 6° de la durée du baptême conféré par saint Jean; 7° du culte relatif au baptême donné par saint Jean et à celui qu'a reçu de lui le divin Sauveur.

ARTICLE I

Institution et mode du Baptême de saint Jean

D'après M. Renan (1), « la pratique fondamentale qui donnait à la secte de saint Jean son caractère et qui lui a valu son nom, a toujours eu son centre dans la basse Chaldée et y constitue une religion qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Cette pratique était le baptême ou la totale immersion. » M. Renan fait ici allusion aux Mendaïtes dont nous parlerons plus loin, mais c'est très gratuitement qu'il leur prête une origine antérieure à saint Jean. Beaucoup d'autres écrivains (2)

(1) *Vie de Jésus*, c. vi.

(2) Buxtorf, d'Holbach, Lighfoot, Schaeften, Welstein, Strauss, Salvador, etc.